

Nous avons eu Prague au cœur.

CLT, Numéro 76, décembre 2001

Note des Cahiers : Le 18 novembre 2001, à l'Université Masaryk de Prague, s'est tenu un colloque consacré au printemps de Prague à l'occasion du 80e anniversaire de la naissance d'Alexandre Dubcek. La communication de notre camarade Pierre Broué lui avait été demandée par les camarades de 1968, dont les organisateurs du Xe congrès du PCT, pour éclairer l'impact qu'ils avaient eu, par leur action, sans l'avoir su. Ils avaient insisté pour un récit personnel, que voici.

J'avais milité au parti communiste pendant la guerre, j'étais militant trotskyste au PCI depuis 1944 et responsable syndical en 1948 quand s'est produit votre printemps de Prague. Je n'ai pas été surpris. Je ne dirai pas que je m'y attendais, je dirai que je l'attendais, que je l'ai attendu pendant des années.

J'avais orienté mes études vers les révolutions du XXe siècle et des partis communistes. J'étais connu par un travail sur la Guerre d'Espagne et un autre sur la Révolution allemande (1918-1923). J'étais convaincu que tôt ou tard, les peuples se soulèveraient contre le régime stalinien qui était à mes yeux la négation du socialisme et du communisme.

L'histoire a multiplié ses signes. En 1953, il y a eu la fameuse manifestation des ouvriers de Berlin, le soulèvement en RDA, l'intervention des chars allemands. En 1956, il y a eu ces deux événements formidables : la révolution hongroise et l'éclosion partout des conseils ouvriers, une résistance dirigée par le conseil ouvrier du Grand Budapest avec des communistes qui avaient choisi les insurgés contre les bureaucrates accrochés à Moscou. Je me souviens d'avoir été éclairé par une dépêche dans une agence de presse où j'étais aller voir mon vieux camarade Raoul, de permanence. Elle disait : Budapest : les soviets contre les soviétiques ! Pour l'auteur, ce n'était qu'un titre. Il alla loin dans ma tête.

Tout cela a beaucoup secoué le milieu politique et d'abord le Parti Communiste français. Mais pas encore ébranlé. Bien des vieux et des jeunes militants, sans toujours bien comprendre, voyaient une répression qui brouillait l'image des pays « socialistes » et s'en allaient, bruyamment ou en silence. Il y avait des refrains anti-hongrois qui prenaient encore : « *le cardinal Mindszenty* », « *les anciens horthystes* ». Mais le choc, pas décisif, était profond. Je n'oublierai jamais le congrès de la Fédération de l'Education nationale : j'avais préparé des dossiers dont mes camarades et d'abord Robert Chéramy présentaient les éléments à la tribune. Un jeune communiste est tombé dans mes bras en larmes. A la tribune, Georges Fournial, représentant des pro-staliniens, vieil agent, a essayé de prendre la parole. Il n'a pas pu. Mais il ne pleurait pas ! Homme de marbre, il défiait la jeunesse.

Peu après il y a eu le fameux débarquement anglo-français à Suez. Partout se constituaient des comités « *contre Suez et Budapest* ». Je suis devenu gérant d'un journal, *La Commune* qui était sur cette ligne, regroupait bien des syndicalistes, des ex-PC et des gens du PS.

Mais si je savais bien des choses sur la persécution des communistes en Tchécoslovaquie, le procès de Slansky après ceux de bien d'autres, mais aussi de l'ancien militant communiste puis trotskyste, poète et historien de Jan Huss, Zavis Kalandra, je savais seulement qu'il y avait eu une agitation ouvrière à Plzen. La Tchécoslovaquie, était-elle le dernier bastion du stalinisme en Europe centrale ?

C'est en 1966 que j'ai eu mes premiers contacts avec la Tchécoslovaquie. Je suis allé à un colloque de l'université de Belgrade où il y avait plusieurs enseignants de Prague. Je me suis fait un ami de l'un d'entre eux et par lui, j'ai appris la sourde résistance dans les milieux intellectuels et étudiants, la probable résistance des ouvriers, mais aussi la peur de mon interlocuteur qui me dit un jour : « *Quand je suis entré en prison, j'étais un tigre, en sortant, j'étais un chat* ».

Au printemps 1967, j'ai fait chez lui ma première visite à Prague, la visite de cette ville si belle... le tour des cafés. J'ai appris à connaître le nom du spirituel étudiant Pithart, aujourd'hui chenu et président du Sénat, qui avait fait une magnifique plaisanterie sur la censure et la liberté. J'ai entendu des dizaines d'histoires tchèques explosives. Dans un café pragois, j'ai rencontré Zdenek Mlynar qui m'a expliqué longuement sa philosophie du réformisme – une chose dont je n'avais pas eu encore la moindre idée, mais qu'il avait beaucoup travaillée et dont il s'était nourri à Moscou dans ses discussions avec ses camarades russes. Il ne me cita pas alors Gorbatchev qui en était ; je l'ai appris plus tard, dans un livre. En gros, il disait : d'abord les réformes économiques, et préparons-nous à des réformes politiques qui leur correspondent et qui vont permettre de tout changer.

Quand je suis revenu en France, j'ai annoncé qu'il y aurait des événements grandioses à Prague en 1968 et que je devrai y retourner. Mais je n'y suis pas retourné. Car c'était au tour de la France de connaître sa plus grande commotion, politique, sociale et intellectuelle en un siècle avec Mai 68.

A partir d'octobre/décembre 1967, on voyait approcher de grands événements : agitation des étudiants, répression contre les écrivains, Mais ce n'était pour moi que la surface des choses et je n'avais nul moyen de saisir le sens de ce qui se déroulait bien que je vis où cela allait.

C'est en janvier 68 que j'ai pour la première fois entendu parler d'Alexandre Dubcek. Un apparatchik slovaque, disait-on en France, un homme peu connu, sans aucune physionomie politique ; théoriquement, rien dans notre presse n'annonçait ce que les journaux allaient présenter bientôt comme une tempête en mars avec l'affaire Sejna, je ne savais pas encore le complot militaire qu'elle recouvrait, les rapports sur les réhabilitations, la révocation de hauts fonctionnaires et de magistrats. La roue de l'histoire tournait à nouveau dans le bon sens.

Il me semble que je fus plus impressionné par la fameuse lettre ouverte envoyée aux dirigeants polonais en avril par les jeunes communistes d'alors, Kuron et Modzelewski. que par Prague. J'organisai une réunion publique sur ce qui se passait à l'Est ; je demandai à mes étudiants de constituer des dossiers Je découvris que Mlynar jouait un rôle important. Mais qui était Dubcek ?

A partir de mai 1968, je perdis tout contact avec votre pays. J'étais responsable régional du syndicat des enseignants des universités (SNESup) constamment en réunions, meetings, rencontres avec d'autres directions syndicales, voyages à Paris. J'avais des bribes par des camarades dont la femme ou les enfants écoutaient les radios étrangères, mais j'étais vraiment largué. J'entendis seulement parler des 2000 Mots, mais qu'était-ce ?

Il y a eu l'occupation de la Tchécoslovaquie, et, à ce moment aussi, nous étions très occupés car la répression, après la fin du mouvement, s'occupait activement de ceux qui y avaient joué un rôle. Je m'établis pratiquement dans mon institut, sur le campus, comme les étudiants qui y trouvaient, le seul moyen de rester ensemble, coude à coude et être prêts à se défendre. Et c'est ainsi que c'est vers nous que se dirigèrent les touristes venant de Tchécoslovaquie d'abord, puis les Tchécoslovaques qui avaient décidé d'émigrer, parmi eux nombre d'étudiants.

Je me souviens d'un grand blond Français au visage poupin qui me rendit visite, bouleversé. *« Je voudrais parler dans votre Institut. Je voudrais que vous soyez là. J'ai vu ; Monsieur, J'ai tout vu. J'étais un étudiant communiste ; vous connaissez mon père qui vous traite tous les jours de salaud, mais je dois dire la vérité sur ce que j'ai vu, et dans une réunion sur Prague il n'osera pas venir me dire que je suis un menteur »*. Pauvre garçon. Le père n'osa pas, mais lui, se suicida dans les mois qui venaient.

Alors arriva le mois de septembre. J'affichai que le thème de mon séminaire serait *« Le Printemps de Prague et l'intervention russe en août »*. Les étudiants Tchèques et Slovaques avaient priorité et

formèrent le quart du groupe de travail – parmi eux, Karel, qui est présent. Bien avant le début de l'année universitaire, on commença à réunir les documents, on parla de ce qu'on pourrait traiter ; des témoignages qu'on provoquerait, des documents qu'il fallait traduire pour les Français. Ils m'ont tout appris. Et, de Prague, on m'apportait ou envoyait documents et journaux de la grande période.

Je commençai à comprendre ce qui était important, la création de l'Union des étudiants, la bataille de Prchlik avec le soutien de Dubcek pour enlever à Mamoula les « *dossiers des cadres* », le combat décisif, bien qu'invisible que la réorganisation de la 9e section, l'alliance étudiants-ouvriers, la libération de l'expression dans les journaux, la radio, la télé, la mobilisation de Novotny contre « *les forces droitières* », les ouvriers partout qui prennent la parole, l'écho à l'étranger, les inquiétudes à Moscou, le Manifeste des 2000 mots, les manifestants de la Place rouge et puis ce formidable congrès du PCT tenu dans une usine sous protection ouvrière à la barbe de l'armée russe... et je salue ici avec respect et affection Slavik et Silhan.

Et puis il y a eu la longue et dure bataille de la « *normalisation* », grèves des métallos, suicide par le feu de Jan Palach, encore un beau texte de Ludvik Vaculik, et la lutte pour chasser Josef Smrkovsky. Nous, au PCI, fabriquions et diffusions Listy en tchèque.

Cette fois, le coup décisif était porté au stalinisme en France. L'édifice commençait à crouler. La haine que les réactions staliniennes avaient manifesté dans le même élan, contre les jeunes manifestants de mai et contre le peuple tchèque, la durée du « *printemps* » qui avait eu des milliers de témoins occidentaux, de témoignages dans la presse, de liens personnels, était une expérience qu'on ne balaie pas avec des mots d'ordre. L'élan qui a suivi a porté toute une génération non plus vers le PC mais vers le PS, a détourné du stalinisme les meilleurs, ouvriers ou intellectuels.

Je dois maintenant vous dire quelque chose qui n'est pas agréable à dire pour moi et à entendre pour vous. Plusieurs historiens de gauche de France viennent d'essayer de répondre à l'ultra-réactionnaire Stéphane Courtois, ex-maoïste et à son Livre noir en écrivant *Le Siècle des communismes*.

Dans ce livre de 452 pages, il y a une seule référence à Dubcek, autant qu'à Rychta (sic), Hendrych, Mlinar (re-sic) et deux fois moins qu'à Ota Sik.

Mais cela montre combien les communistes du printemps avaient eu raison contre le stalinisme, car s'ils avaient eu tort, on les citerait longuement et sans faute grossière.

Mais dans quelle époque ai-je donc vécu ? Quand les yeux et les oreilles de ces hommes s'ouvriront-ils, eux qui ne citent dans ce livre ni Kuron et Modzelewski, ni Goldstuecker, ni les pendus, Rudolf Slansky, Laszlo Rajk, Traitcho Kostov, Imre Nagy ?

Je pense que le travail et le sérieux de cette rencontre devraient permettre de redresser une situation inacceptable.

En tout cas, il faut continuer. Défendre le printemps de Prague, en le faisant connaître, c'est lutter pour un avenir.